

***La Quinzaine littéraire*, 16 au 31 mars 1977, n° 590, p. 9.**

**Pierre Boudot**

**Le message posthume de Malraux à l'usage des bacheliers futurs**

**André Malraux - *L'homme précaire et la littérature* (Gallimard, 332 p.)**

A la fin des *Noyers de l'Altenburg*, Walter livre au vent du désert les feuilles du livre dont la conception a donné un sens à sa vie. Défi sublime ou dérision misérabiliste de nanti face au génie, humilité de mystique laïque ou vanité de baron de Clappique qui joue vis-à-vis de soi les Sainte-Beuve de salon, héroïsme du vide ou fantasme de marinier qui se prend pour Shakespeare devant les peupliers courbés sous la tempête, le geste de Walter s'impose à l'esprit quand on lit *L'Homme précaire et la littérature*.

Voici donc que dans le désert de la mort, Malraux semble s'interpeller pour nous faire distinguer ce qui sépare son tombeau du Panthéon où il n'entrera pas. Le style reste haletant mais il ne dit qu'une chose : «ici se désagrègent les limites du talent». Rarement autant que dans ces pages, Malraux a ainsi confessé sa préférence pour le littérateur contre l'écrivain, privilégié l'illusionnisme contre la création. Derrière une verbosité confuse, le lyrisme montre sa complaisance. Le temps, les forces et l'événement ont manqué à l'auteur : il n'a pu se dissimuler.

L'évidence tient à une remarque : Malraux n'avait pas de respect pour le mot. Son livre s'ouvre sur un long résumé d'artifices de sa mémoire rassemblés par lui sous le concept d'imaginaire. C'est négativement par conséquent qu'il définit la littérature. A la fin pour ce qu'il n'en dit pas, par les lacunes (le XX<sup>e</sup> siècle est absent), par l'arbitraire des rapprochements. La littérature est ce que Malraux aborde quand il a fait le tour du reste. Et dans ce reste, est niée son époque, sont négligées ses découvertes sur la nature du mot ou la métamorphose de ses absences. Halluciné par ce qui lui fut refusé, Malraux fouille quelques grandes œuvres. A grandes enjambées il relie Tristan à la

Bhagavad-Gîtâ, Madame de La Fayette à Gide. Tout cela sent le procédé et le lien entre l'exotique, le mal connu et le connu est de peu d'intérêt dès lors que les raccourcis répètent inlassablement le banal : Malraux lecteur s'ennuie si le texte n'offre rien à Malraux voyeur. Ce qui fait de ce livre posthume un témoignage intéressant car si on connaissait les structures de l'incantatoire on n'avait pas encore observé d'aussi près ce qu'il en reste quand il ne fonctionne plus.

C'est pourtant notre temps qui explique les choix que Malraux nous propose. La révérence à Flaubert ne nous semble si gratuite que parce que nous devinons que sans l'œuvre de Sartre, Malraux ne l'aurait pas faite. Les modalités du recours à Stendhal sont fondées sur les fulgurances de Nietzsche, le premier à avoir parlé des romans d'Henri Beyle comme d'un imaginaire de la «force». La présence de Gide – bien qu'il soit de notre temps – ne serait sans doute pas si forte sans le texte dans lequel Trotsky oppose sa rigueur à l'incohérence de Malraux.

### **Un silence pesant sur l'écriture de notre temps**

Le silence pesant sur l'écriture de notre temps nous semble donc se fonder non sur l'indifférence de Malraux mais sur son impossibilité de comprendre que nous commençons aujourd'hui à agir sur le mot comme Picasso sur la forme. Quant au mutisme observé par Malraux sur son œuvre littéraire, ce texte posthume nous suggère qu'il tient plus d'une intuition de l'accessoire que de la pudeur. Et si nous sommes concernés par son inquiétude à propos de l'audiovisuel, nous découvrons très vite que Malraux ne lui reproche pas tant de négliger «l'homme intérieur» que lui-même n'a jamais aimé, que d'échapper à son obsession muséologique.

Ainsi Malraux nous donne-t-il ici plusieurs démonstrations : d'une part la relation de la métamorphose à l'imaginaire n'est solide que lorsqu'elle rapproche l'invérifiable de l'érudition. Ce qu'il y a en elle d'arbitraire tire son autorité de sa relation au savoir. D'autre part la méthode – efficace lorsqu'elle s'applique au champ élitiste de l'art – est stérile dès qu'elle concerne un discours populaire. Le côté Michelet lunaire qui précipite Malraux de forme en forme fait place à la grimace d'un Pierrot sans farine dès qu'il

veut unir contre un texte le gigantesque et le subtil. Ce qui, dans le mot, fait signe ou pirouette, explose comme l'atome ou s'enfouit comme la source. La sémiologie ludique, la fission conceptuelle ou la dérive nocturne, cela échappe à Malraux, comme s'il ne pouvait appréhender que ce qui, fixé par le temps, lui permet de tenir interminablement le même discours sur la mort.

*L'homme précaire et la littérature* nous intéresse cependant jusqu'au bout en répétant la même impuissance et en révélant la même terreur devant l'évidence. Dès que le subtil contraint Malraux à deviner que son goût pour le gigantesque occulte le refoulé d'un discours totalitaire, l'auteur bifurque ou se cabre et frappe dès lors mainte formule à l'usage des bacheliers futurs.

«*Toute œuvre née pour un lien d'irréel se métamorphose lorsque l'irréel du lien a disparu.*» (O. Hegel, en ton nom, que de complications !)

«*L'art partage avec la religion la présence des morts.*» (Bon appétit, Messieurs !)

«*Lorsque la France se lassera du naturalisme, elle se lassera du roman.*» (Comme si nul Cézanne ne pouvait succéder aux Courbet de la plume !) Où êtes-vous, Joyce, Virginia Woolf, Nathalie Sarraute, Gombrowicz ? Et vous, Breton, Arland, Paulhan, Max Jacob, Pascal Pia, et tant d'autres compagnons rassemblés par Clara Malraux pour accomplir la seule métamorphose concrète dont Malraux ait bénéficié : celle du fait divers en structure surréelle ?

— «*L'amour et la mort nous fascinent parce qu'ils nous échappent.*» (*Mariénbad*, le chef d'œuvre onirique de Resnais sur la mort, Malraux, vous le connaissiez ! et pour nous, c'est aussi de la littérature.)

### **Ce qui fait la littérature**

C'est ainsi que ce dernier message amène indirectement à se demander si Malraux n'a pas craint de n'avoir été qu'un archiviste de province qui aurait réussi sans diplômes. L'histoire jugera de la précarité ou de l'éternité. Pourtant, j'ai lu : «*Le génie du romancier est dans la part du roman qui ne peut être ramenée au récit*» et j'ai songé : Malraux a donc deviné ce qui «fait» la littérature et il a refusé de nous en parler.

